

# André Gide

Autor(en): **Klossowski, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1928)**

Heft 9

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759710>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## André Gide

par Pierre Klossowski

La publication des confessions de *Si le grain ne meurt* que leur auteur a tenu de faire paraître précisément de son vivant donne à la présence humaine de Gide parmi nous une valeur toute indépendante de l'œuvre en soi. Par l'exemple qu'elle développe solennellement, dramatiquement, ouvertement aux yeux de tous, elle nous le révèle comme étant le seul grand écrivain français d'aujourd'hui, dont la vie décrive la courbe définitive d'une destinée. Et, considérée de ce point de vue, sa nature est d'essence germanique. En Allemagne, une seule grande figure vivante depuis que le destin Rilke a achevé son cercle, Stefan George, avec qui Gide n'a d'ailleurs de commun que le même immuable démon, incarne dans sa solitude un présent toujours serein dont la mesure dirige la vie de ses disciples. Plus tard on reconnaîtra de même que la première qualité de Gide est cette persévérance dans sa propre jeunesse, par laquelle il règne depuis bientôt trente ans.

Deux genres de curiosité se disputent l'âme de Gide : L'une purement intellectuelle, l'autre sensuelle. La première lui fait rechercher spécialement des sujets satisfaisant son goût pour les contradictions et les hasards de l'existence, par laquelle Gide peut atteindre au plus absolu égoïsme, et qui, dans les *Faux Monnayeurs* fait noter à Edouard, que les idées seulement dans l'homme l'intéressent.

Sensuellement curieux au contraire, Gide se trouve assouvi par l'essence même des sentiments. C'est le plaisir de sa nature aux effets savoureux et massifs des instants de la vie, dont vibrent les *Nourritures Terrestres*, et *Si le grain ne meurt*. Si sa curiosité intellectuelle n'admet pas d'autres réalités que la réalité psychologique, réalité de l'analyse, la curiosité sensuelle réhabilite la réalité du sentiment. Et c'est d'elle que semble parler Gide dans sa formule évangélique : Qui voudra conserver sa vie, la perdra, qui la perdra, la rendra vraiment vivante. Mais Gide d'hésiter longtemps cependant, avant d'adhérer sincèrement à cette formule ! Car d'origine religieuse, cet empiètement de l'esprit sur le sentiment, ce besoin de l'analyse, n'est que l'obligation de décomposer le sentiment avant qu'il ne devienne péché. La joie que lui inspire Eros, à la vue de l'adolescence, pour être vécue totalement, ne saurait pas

plus se prêter au contrôle de l'esprit, qu'au contrôle moral. Mais pour se défendre de cette joie, Edouard substitue à sa curiosité sensuelle, sa curiosité intellectuelle. Aussi applique-t-il de préférence son analyse aux jeunes êtres en formation. Dans les *Faux Monnayeurs* le petit Boris éveille seulement par son cas pathologique la curiosité intellectuelle d'Edouard. Et lorsque le petit se sera suicidé, Edouard regrettera que ce dernier geste de Boris ne puisse avantageusement figurer dans la composition de son roman. Affamé de réalité psychologique l'esprit d'Edouard arrache à son âme la nourriture du sentiment, et empêche une affection de s'y former.

Notons ici que ce dualisme du sentiment de Gide pour l'adolescence et de l'intérêt de son esprit à la crise de puberté a d'ailleurs contribué au plus profond malentendu parmi les jeunes gens d'après-guerre, qui, pendant leur adolescence se sont trouvés dans le rayonnement de son influence. Par l'intérêt qu'il prend à les peindre, Gide inspire à ses jeunes lecteurs une violente curiosité d'eux-mêmes. Il est frappant de remarquer alors que le jeune homme croit que cet intérêt de Gide puisse avoir un résultat pratique. Dans les livres gidiens, il perçoit une voix basse qui le prend à part et lui chuchote des formules de manuel. Il se croit convié à l'acte et involontairement devenu cet « ami avec lequel on aimerait faire un mauvais coup ». Un instant l'âme basanée par le soleil gidien, le jeune lecteur s'imagine le frère des petits arabes des *Nourritures Terrestres*. Mais bientôt la couleur qu'a prise son âme se retire et le laisse plus pâle qu'auparavant.

Depuis le plaidoyer de *Corydon*, nombreux sont les jeunes Gidiens qui voudraient se faire de leur sexualité individuelle leur personnalité. Par leur interprétation unilatérale de l'enseignement gidien, ils réduisent leur vie intérieure aux crises de leur puberté opprimée, en la limitant dans le domaine érotique. Ils taillent leur esprit sur le patron du système sexuel et le mécanisent rapidement. Souffrant de ne pas avoir vécu librement leur puberté, ou au contraire affranchis, n'ayant su donner à leur liberté une forme positive, ces jeunes gens n'ont pu réaliser en eux l'adolescent, dans un sens absolu. Mentalement, ils reconstruisent en eux l'adolescent qu'ils auraient pu être. Une crise de puberté intellectuelle succède à la crise physique dont elle n'est que la répercussion tardive. Crise sans objet réel, nourrie par une fausse idée dont la jeunesse s'accommode facilement: l'idée de l'inquiétude considérée comme une valeur intrinsèque. Cette idée, en vérité, n'est que le camouflage du vide effroyable de la jeunesse d'après-guerre. Révolte,

émancipation érotique, inquiétude, ce sont là des attitudes que la jeunesse prend successivement parce que manquant de nouvelles ressources, vitales et spirituelles. Certes, chaque jeune homme est un Lafcadio éventuel. Mais gare à celui qui ne trouve assez de force, assez d'impulsion, assez de spontanéité pour flanquer son Fleurissoire à la portière ! Raté ce moment il faudra continuer le voyage avec cet intolérable compagnon jusqu'au bout....

Il est nécessaire pour comprendre Gide de dégager sa responsabilité d'un état d'esprit que l'on confond trop souvent avec son œuvre, dans lequel sont tombés par leur mauvaise compréhension quelques compromettants disciples.

Voyons maintenant le conflit religieux qui correspond à cet antagonisme de la curiosité intellectuelle avec la curiosité sensuelle. De ces deux tendances, quelle est celle du démon, celle de Dieu ? l'identification de ces deux tendances, telle est le problème gidien.

Au début de sa vie, deux figures d'un genre très différent se sont dressées devant le jeune Gide : Calvin qui projette son ombre sur toute son adolescence, Wilde, qui apparaît un moment au jeune voyageur de l'Algérie comme la personnification des plaisirs africains. Mais l'idée que le pire piège du diable consiste à faire croire qu'il n'existe pas, et à surprendre l'homme là, où il croyait justement le moins possible de risquer ses embûches, a préservé Gide de la séduction que pouvait excercer sur lui la béatitude calviniste et cet hédonisme dont Wilde lui offrait un vivant exemple. Je sais bien qu'à cette époque, cette idée n'était en Gide qu'un pressentiment et qu'il ne l'a pu formuler aussi clairement que vingt ans plus tard. Mais cette intuition lui suffit alors pour lui rendre suspect toute satisfaction qu'elle vint d'un système soit puritain, soit hédoniste.

A l'époque où se termine les mémoires de *Si le grain ne meurt*, Gide se croit parvenu à un équilibre (qu'il qualifiera plus tard d'œuvre du démon), équilibre basé sur la dissociation de l'amour hétérosexuel d'avec le plaisir homosexuel. Effrayé par la découverte de son intime Afrique, le penchant normal lui apparaissait comme angélique, tandis qu'il n'accordait au penchant opposé que la forme intermittente du plaisir de l'instant, afin qu'aucun élément terrestre ne contaminât l'amour angélique. L'instant du plaisir est encore considéré comme le moment où l'individu se laisse posséder par le démon. De l'instant du plaisir vient le goût de l'aventure, le dispersement du moi, l'instabilité

qui plus tard va faire place à la disponibilité. La vénération amoureuse et chaste pour un être irremplaçable stabilise au contraire son âme.

Mais la persistance des penchants dont il avait cru préserver sa vie sentimentale en les endiguant dans l'instantané du plaisir, devait lui révéler que la notion de pureté dans laquelle il espérait vivre, n'aboutirait qu'à une dépréciation de sa personne. Renonçant à toute tentative d'amélioration, à l'idée que la transformation amènerait le Bien – il se décida désormais à n'affirmer que davantage son caractère secret.

Dans sa préface aux réflexions religieuses de *Numquid et tu*<sup>1)</sup>, Gide remercie M. Massis de lui avoir prouvé que sa religion n'est pas la sienne. Je crois que ce qui se produit le plus souvent aujourd'hui dans les conversions au catholicisme de quelques intellectuels, c'est non pas la catholisation de l'individu, mais l'individualisation du catholicisme. Le converti qui espère se dégager de certaines de ses tendances ne fait que les accentuer, précisément parce qu'il vit désormais dans un cadre moral. Hors de celui-ci ses tendances se confondaient. Mais une fois canalisées, elles sont d'autant plus fortes en elles-mêmes que dissociées des autres, elles sont chacune rendues à leur propre courant. La connaissance de la loi, l'observation de la règle, ne peut arrêter la fatalité du caractère de l'individu. Elles lui permettent seulement de désapprouver certains actes accomplis, car la désapprobation, le repentir de la confession suffiront pour délivrer sa conscience. Actes, qu'il recommencera autant de fois qu'il les désapprouvera. Dès lors les dispositions aux actes, continuent sous le nom de péchés à habiter l'individu comme des parasites. Composer avec ces parasites, voilà ce qui sera pécher. En attribuant ainsi certains penchants à Dieu, d'autres au démon, le converti organise son irresponsabilité et, dans l'espoir de préparer son salut, tâche de se soustraire à la fatalité de son caractère. La conception parasitaire du péché se retrouve dans le drame de *Saül*. L'amour défendu du vieux roi pour le jeune David y est représenté par les petits démons qui pullulent autour du roi et ne cessent de l'assiéger. Ce sont ses péchés, êtres extérieurs à sa personne, qui finiront par la dévorer. A l'époque où il écrit ce drame, Gide attribue encore à ses instincts non-conformistes une existence parasitaire, et n'osera pas les comprendre comme partie intégrante de sa personne. Mais cette nécessité de dissociation de soi dans le but de la pureté et du salut tomba d'elle-même le jour que Gide eut cette révélation: Dieu n'est pas en dehors de nous, Dieu est en nous dès le commencement.

<sup>1)</sup> Editions de la Pléiade, J. Schiffrin, Paris 1927.

La grande vertu serait de conserver Dieu, identique à notre moi originel, intègre de toute influence de l'intelligence derrière laquelle se cache le démon. Celui-là peut et veut nous éloigner de ce moi originel, de ce dieu, nous faire croire à la nécessité de régénérer ce moi, nous faire espérer en son évolution, en une amélioration, par des métamorphoses : mais cette régénération ne fera qu'accroître ce dont on voulait se purger – ces métamorphoses ne seront qu'une substitution de formes : le but d'une activité nouvelle ne sera qu'un prétexte, et les moyens seuls satisferont le moi originel. Toute évolution comprise comme une amélioration de nous-mêmes ne sera qu'un acheminement vers la pauvreté et le néant. Exemple poignant de l'homme soumis au déterminisme de son caractère. Gide renouvelle la pensée janseniste que rien ne peut être changé. Mais alors que l'idée d'un salut incertain ou d'une damnation irrémédiable mettait l'âme janseniste dans une inquiétude perpétuelle, l'expérience-même de l'irréductible du caractère et des actes de l'individu devient pour Gide l'expérience du royaume de Dieu. Le paradoxe de Blake cité par Gide : que c'est en persévérant dans sa folie que le fou atteint la sagesse, éclaire d'une lumière nouvelle la parole désespérée de Saül : « Avec quoi l'homme se consolera-t-il dans sa déchéance si ce n'est avec ce qui l'a déchu... » Ce que l'homme voit d'abord comme un mal, peut par sa durée, sa persistance devenir finalement son salut.

La foi en cette divinité intérieure, dont il a senti en lui la présence mystérieuse avant d'en reconnaître la véritable nature, m'empêche de le comprendre à la façon de la jeunesse comme un apôtre de l'inquiétude. La sienne fut purement relative aux circonstances et ne fut motivée que par son éducation et son milieu. Et en liquidant aujourd'hui son passé, Gide s'efforce de se libérer de la révolte et de l'inquiétude que la famille et l'éducation provoquèrent en lui. Les jeunes gens qui se laissèrent guider par l'oscillation des rayons gidiens, ont-ils jamais recherché le foyer d'où émanent ces rayons ? Dans ce foyer « que la perturbation des passions n'atteint pas », règne la divinité intérieure dans sa forme la plus définitive et la plus totale : le Christ de *Numquid et tu*.

Dans un des derniers hymnes de Hœlderlin à l'époque où la folie exalta en lui toute sa puissance visionnaire, le poète chante l'entrée triomphale du Christ dans l'Olympe où son absence empêchait le cercle des dieux de se fermer sereinement, sans la présence du dieu qui avait consacré la douleur. Gide a répété inlassablement que le

sacrifice d'un seul permet aux autres de ne plus se sacrifier. Ainsi le Christ serait autant le rédempteur de l'Olympe que de l'humanité, et son sacrifice restituerait à l'Olympe l'existence spirituelle que les hommes avaient cessé de lui reconnaître.

Cette rédemption nous la retrouvons dans les réflexions de *Numquid et tu*. Le Christ sauve le sentiment de la contagion corrosive de l'idée, élément du diable. Au dépens de l'idée d'équilibre que le démon suggérerait, renaît l'instant, l'instant du royaume de Dieu, l'instant du plaisir dont le diable s'était emparé. Le moi cesse d'être instable en devenant disponible. Enlevé au diable, l'instant est rendu à l'éternité. N'y pénétrera jamais quiconque l'attend au delà de la mort et ne se sera convaincu que c'est dès ici-bas qu'elle commence. Son attente équivaut à sa damnation. Le royaume de Dieu peut commencer pour nous à l'instant-même, si nous avons la grâce d'en trouver nous-mêmes la clé. Grâce qui peut nous être refusée... Autant dire que nous sommes déjà morts définitivement, si nous ne nous sommes aperçus que c'est au sein de Dieu que nous vivons.

« Et nunc... C'est dès à présent qu'il faut vivre dans l'éternité. – Que m'importe la vie éternelle sans la conscience à chaque instant de cette éternité... Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie. »

La pensée gidiennne manifeste ici une sollicitation caractéristique de l'esprit allemand, avec lequel il prouve par là, son affinité profonde. Citons ce passage de Gundolf dans son livre sur George : « Alle grossen Deutschen haben mindestens seit Luther das Sein entweder zerröst in irgend einen Sinn (Gott, Geist, oder wie immer), oder umgesetzt in ein Werden. Dadurch wurde die Erscheinung und ihr Grund, der Leib, wenn nicht entwertet, so doch entwest, der Mensch enthoben und entwunden seiner Gegenwart, indem man ihm unter tausend Verkleidungen sein Hier entrückte... »

Le Christ de *Numquid et tu* est charnel et, s'il révèle la nature paradisiaque de la vie terrestre, il rend au paradis sa nature terrestre, ce paradis terrestre où Dieu avait formé le corps de l'homme. La « Erscheinung und ihr Grund, der Leib », ressuscitent alors dans leur essence. C'est dans le « Sein der Erscheinung » que le corps échappe à son devenir et y vit dans une puberté perpétuelle. Réintégrer le devenir dans l'être, affirmer en renonçant à l'idée d'une vie future, par cela-même l'éternité donne lieu au procès que Gundolf fait aux successeurs de Luther, que Gide fait aux églises. A celle-ci, qu'il accuse précisément « den Menschen aus seiner Gegenwart enthoben und entwunden zu

haben», il oppose le Christ annonçant le royaume de Dieu contenu dans l'instant. La réintégration de la vie future dans le Présent terrestre, exprime sous une forme religieuse la réintégration du devenir dans l'être, c'est-à-dire l'amour pour les jeunes êtres qui n'ont pas encore vécu, et d'autre part exprime le désir de les arracher à la vie qui les déformera, le désir de les maintenir dans leur adolescence.

Cessant d'être un cas pathologique, d'offrir un intérêt psychologique à son intelligence pour redevenir un pur objet de sentiment, l'adolescence prend-elle alors aux yeux de Gide une valeur absolue? Gide serait-il une manifestation latine du mythe allemand de l'adolescence éternelle, cette légende de la réintégration du devenir dans l'être? Selon ce mythe, l'adolescent, être parfait en soi, serait au point culminant de la vie humaine, l'adulte au contraire dans une période de déchéance. Il n'y aurait qu'un salut pour l'homme mûr: n'avoir point à jeter le regard en avant vers le néant, mais ne contempler en s'en éloignant que l'adolescence. Ce qui impliquerait la subordination de l'adulte à l'adolescent, mais comporterait aussi l'abandon total de l'adolescent à l'adulte. Cette forme de culte de l'adolescent, sacrifié, nous la retrouvons dans les poèmes de Stefan George où elle occupe la place centrale.

Dans l'œuvre de Gide, le culte de l'adolescent fait le sujet du drame de *Saül*. Mais le véritable objet de cette tragédie est l'antagonisme insoluble de la dissociation de l'amour et du plaisir, de «l'inhabileté à mêler l'esprit et les sens, qui, dit Gide, «lui est si particulière». La parfaite beauté de l'adolescent David qui hante Saül n'est pas salutaire au vieux roi. Un Dieu inexorable s'interpose. Et en se retirant de Saül pour entrer dans l'adolescent, il fait de la pureté de David la raison même de la chute de Saül. La virginité intacte de David devient la cause du péché qui ronge Saül. Le vieux roi succombe, parce que la pureté de David ne le délivre pas de son impureté. *La pureté de David n'est que gratuite*. Mais la reconnaissance du Christ rédempteur annonçant le royaume de Dieu dans le présent terrestre, implique dès lors la synthèse des notions d'abord opposées: impureté, pureté. *Numquid et tu* est une transaction. Cette transaction qui s'opère dans le mariage du ciel et de l'enfer, où le divin révèle sa fonction véritable: *pour qu'il rachète l'enfer, il faut qu'il sacrifie à l'enfer sa virginité*.